Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 37 (1899)

Heft: 17

Artikel: Coumeint on sâ l'âdzo d'on pudzin

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197519

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il v a la pluie battante, qui tombe dru, égale, sans pitié, sans arrêt, battant le pavé, hachant les arbres, sapant les cheminées, fouettant les vitres: vraie et copieuse pluie d'hiver.

Il y a l'averse, un seau renversé tout à coup, un nuage qui crève sans dire gare, une trombe qui passe furieuse et rapide, une inondation de cinq minutes.

Il y a l'ondée, un diminutif de l'averse, quelque chose de moins brutal, de plus étourdi, de vite séché, presque sans traces.

Il y a la *pluie d'orage*, qui s'annonce par une chaleur suffocante, par de larges gouttes s'aplatissant sur le sol, pleine d'électricité et dégageant de la terre de robustes senteurs.

Il y a enfin la pluie dite du diable qui bat sa femme, la pluie traversée par le soleil, la pluie brouillée de rayons d'or, - tableau délicieux.

- Venez plutôt le constater vous même, dans ce paradis de Montherond.

Votre dévoué.

Coumeint on sâ l'âdzo d'on pudzin.

Quand on démandè à cauquon l'âdzo que l'a, vo repond : « Su dè tant, don y'é tant, » à mein que ne sâi coumeint lo Louis à Marque, qu'avâi de :

— Y'è coumeniyi avoué l'assesseu Bondon, ora comptadès!

Mâ, allâ vai démandâ se n'âdzo à 'na vilha damuzalla? Va veni asse rodze qu'on pavot et va vo derè que n'a què tant, kâ, cliião pernettès ont adé poaire d'êtrè trâo vilhès et vo sabront adé on part d'ans po que sai de que sèyant onco dzouvenès et adé bounès po on n'amoirao. Mâ tot parâi, quand l'ont la patta d'oûyè, la tignasse que coumeincè à veni coumeint dè la nai et que sont dza bertses, n'ia pas mèche dè derè què n'ont què dix-houit ans!

Ora, s'on vào savâi l'âdzo dè 'na bîte, cein est bin pe molézi. Po lè z'héga, on lào vouaitiè lè deints; po lè vatsès et lè z'ermaillès, on vouaitie pe le cornes et atant l'ont de cotses, atant l'ont fé dè vés, et l'est la mîma tsouza po lè tchivrès.

N'ia què clliâo diabllio d'ozés qu'on ne sâ pas coumeint dianstre s'ein eimpreindre âo justo avoué lâo z'état civi!

Se l'est 'na dzenelhiè, dâi z'ons poivont vo cein derè rein qu'ein vouaitient la crêta, dâi z'autro suivant dierro le fe d'âo per dzo et onco, cein est bin casuet, kâ vo vâidès prâo soveint dâi totès vilhès dzenelhiès que vo z'ein font bin mé què dâi pudzenès.

S'é prâo assebin que s'on ein fâ couâirè iena po on dînâ, avoué 'na plliatélâ dè riz âobin oquiè d'autro, vo vâidès astout se vo z'ai à férè avoué 'na tota vilha dzenelhiè âobin 'na dzouvena, kâ se vo z'itès d'obedzi dè vo rontrè on part dè martès po poâi décrotsi oquiè déveron cliião coussès et que la tsai vo restâi tota eintremi lè deints, vo z'îtès su què la bitè gloussivè dza dâo teimps dè la révoluchon dâi menistrès.

Enfin, quiet! l'est tot coumeint quand on boutsi vo veind dè la tsai de 'na vilha vatse po cllia dè 'na modze.

On dzo que dévezâvont dè clliâo z'afférès dévant la fretéri, Trombineau fe âi z'autro :

- Eh bin! mé, sé vo derè quin âdzo â n'on pudzin!

Adon, coumeint recognâi-tou cein? firont lè z'autro.

— Ai deints, pardi!

 Kaise-tè, fou, lès pudzins n'ont mein dè deints!

- Sé prâo, lâi reponde Trombineau, mâ, mé, y'ein è, dâi deints!

La Mayon à tout le monde.

PORTRAIT D'AUTREFOIS.

— « Tante Mayon, ma maman vous fait demander un peu de fleur de tilleul, mon petit frère est ma-lade; et vous seriez bien aimable de venir chez nous quand vous aurez le temps, ma maman voudrait yous demander un conseil!».

Il ne se passait guère de jour sans qu'une pareille demande fût adressée à la tante Mayon, ou comme on l'appelait le plus souvent : la Mayon à lout le monde. Dans le petit hameau des Trois Sapins, où elle habitait, et dans les nombreuses maisons foraines d'alentour on s'était habitué à la considérer à la fois comme une bonne fée secourable et comme une domestique à tout faire. - Chaque fois que, dans un ménage, il y avait un mort, un malade ou quelque besogne extraordinaire, on était sûr de la voir arriver, ou si par hasard elle ne venait pas d'ellemême, on ne se faisiait aucun scrupule d'aller la chercher à quelque heure que ce fût. — Une femme se trouvait-elle en mal d'enfant, on venait quérir la Mayon, et celle-ci, quittant toute besogne, mettait la grosse clef de sa porte dans sa poche et partait bravement sans se faire prier. — Dans la maison où elle arrivait, et où tout était en désordre avant sa venue, elle avait vite fait de tout remettre à sa place. Au bout d'un moment, le père vaquait à son ouvrage, les enfants étaient tranquilles et la mère reprenait courage à voir la tante Mayon trotter ca et là, illuminant la chambre de son sourire discret qui donnait confiance à lui seul. — Une vache étaitelle malade, ou un enfant ne pouvait-il pas pousser ses dents, on recourait à la tante Mayon. Elle avait des ressources inépuisables de mauve, de tilleul, de mille herbes de la montagne qu'elle avait cueillies elle-même le jour de la Saint-Jean d'été selon les vieilles coutumes et dont elle composait des bau-mes infaillibles. Nul autre dans la contrée ne connaisssait mieux l'herbe sans couture qui arrête le sang, la primevère de montagne, le thé suisse et beaucoup d'autres plantes merveilleuses. Sa chambre dessus était un vrai musée botanique, où l'on trouvait de tout, depuis les taconets jaunes si communs, jusqu'au genépi qu'elle ne craignait pas d'aller chercher en des endroits presque inaccessibles. — Les bottes d'herbes et de fleurs séchaient aux parois ou sur le plancher et imprégnaient toute la maison et jusqu'à la Mayon elle-même de sen-teurs saines et pures. — Elle seule savait dans quel coin reculé on trouvait telle herbe, à quel moment exact fleurissait telle autre et les seules personnes à qui elle causait du tort étaient les médecins et les apothicaires dont elle gâtait absolument le métier. Personne mieux qu'elle ne savait réciter les vieil-

les prières qui rendent le lait aux vaches, arrêtent le décroît ou font retrouver les objets perdus.

Les enfants eux-mêmes s'adressaient avec confiance à la Mayon à tout le monde quand ils s'étaient coupé le doigt, ou que les engelures, gagnées à se *luger*, les faisaient trop souffrir. Plusieurs même faisaient en sorte d'avoir souvent besoin de ses bons offices, car elle ne les renvovait jamais sans leur avoir garni leur poches de prunes sèches ou de fêves grillées, suprême gourmandise, comme chacun sait.

Lorsque le voisin Jean-Pierre voyait venir l'orage et faisait tous ses efforts pour rentrer son foin avant la pluie, il était bien rare qu'il ne se dît: «Si seulement la Mayon à tout le monde venait nous aider», et presque toujours on la voyait arriver, essoufflée d'avoir couru, et son rateau à la main.

Si, au milieu d'une nuit d'hiver, une de ces nuits froides où la neige durcie craque sous les pieds et où le froid vous pénètre de part en part comme de fines aiguilles, un paysan à l'affût du renard dans son étable bien chaude, voyait passer dans le sentier un falot qui se remuait avec de jolis mouvements de souris, il n'avait pas un instant d'hésitation et se

– «Voilà la Mayon à tout le monde qui a été soigner la vieille Gritelet du Coin. »

Ce surnom datait de bien des années, lorsqu'étant toute petite, elle entendit un jour chacun de ses frères et sœurs exprimer sa préférence pour l'un de leurs parents.

— Moi, disait la petite sœur Julie, je suis à mon papa! — Moi, répondait le frère aîné, je suis à grand'maman! — Et toi, petite Marie? — Moi, répondit-elle au bout d'un moment, et comme incapable de faire un choix, je suis à tout le monde! On rit et le mot resta. Elle fut vraiment à tout le

monde: à ses frères et sœurs dont elle subissait tous les caprices, à sa mère dont elle fut l'aide dé-

vouée, à son père dont elle savait deviner et alléger les soucis et les préoccupations, à ses petits cama-rades d'école dont elle prenait soin à la sortie, nouant le mouchoir de l'une, retrouvant le cache-

nez de l'autre, prêtant ses mitaines à un troisième. Jeune fille, jamais personne ne lui fit la cour, et pourtant on la conduisait dans les danses. Elle y allait volontiers, s'amusant quand elle vovait les autres s'amuser, s'interposant dans les querelles entre amoureux; mais elle y renonçait volontiers aussi quand il y avait un malade à veiller ou quelque autre corvée de ce genre.

Puis vint l'âge mûr, les vieux parents moururent, les frères et sœurs s'étaient dispersés, les uns mariés, d'autres à l'étranger, et elle resta seule dans la vieille maison familiale, sans pourtant ressentir beaucoup de vide autour d'elle. N'avait-elle pas pour famille tout le hameau, toutes les vieilles femmes abandonnées dont elle était la Providence, les chats errants qu'elle nourrissait en cachette et tous les malades qui ne connaissaient guère d'autre médecin!

Oui, elle était vraiment la Mayon à tout le monde, et jamais ce surnom, qui faisait sourire les étrangers, n'avait paru le moins du monde ridicule aux gens qui l'entouraient et la connaissaient. -Quel plus beau titre de gloire aurait-on pu décerner à cette vieille paysanne, simple d'intelligence, mais au cœur large et généreux, à cette humble femme, qui, presque sans fortune, ne renvoyait jamais un pauvre à vide? Elle était vraiment à tout le monde, c'est-à-dire à tous les faibles, les malheureux, les souffrants, les délaissés, quels qu'ils fussent, ce titre naïf exprimant mieux que rien autre, cette complète abnégation exercée si simplement et si joyeusement par une pauvre fille qui, n'ayant plus de famille considérait le prochain comme son frère et sa

sœur. —
Or, un après-midi d'hiver, la Mayon à tout le monde, assise au coin de sa fenêtre, regardait tomber la neige lorsque le messager s'arrêta devant sa porte. Cela n'était pas rare : c'est à lui qu'elle confiait les bas qu'elle vendait au village de B..... et c'était lui qui lui apportait ses petites commissions. Souvent, quand même il n'avait rien pour elle, il s'arrêtait un moment pour secouer la neige de ses pieds, sûr qu'il était de trouver une tasse de café chaud dans la *cavette* du fourneau et un bon conseil s'il lui en fallait. — Ce jour-là, il lui tendit une lettre et tandis qu'il buvait sa tasse de café accoutumée, le dos au fourneau, elle se dépêcha d'ouvrir la missive, inquiète de savoir qui lui écrivait et elle lut à haute voix :

« Ma chère cousine,

» Quoique nous nous soyons rarement vues, nous sommes cependant parentes assez rapprochées, puisque feu ta mère était ma cousine germaine. Je me sens très malade et ne voudrais pas mourir seule. Veux-tu venir auprès de moi. Je crois bien que tu n'auras pas à me soigner longtemps, mais je voudrais te savoir ici quand je mourrai, afin qu'il y ait quelqu'un pour résister au pillage de ma maison après ma mort.

» Ta vieile cousine,

- Eh! miséricorde, s'écria le messager; la Dzaquemette est malade, et elle vous demande d'aller la soigner! J'espère bien que vous n'irez pas!

— Et pourquoi pas ? demanda la Mayon en levant

sur lui ses yeux limpides, restés naïfs et doux malgré les rides qui les entouraient.

- Pourquoi!! mais vous ignorez donc ce qui se passe dans la maison de la Dzaquemette! Vous ne savez donc pas que toutes les nuits on y aperçoit? Les autrefois, déjà, les anciens parlaient du vieux justicier qui revenait dans cette maison, avec son grand habit rouge, à la mode du temps jadis, et qui déguillait tout dans la maison, en punition de ses vols du temps qu'il administrait la commune; et voilà que depuis tantôt trois ans il revient encore beaucoup plus souvent. Tous les gens du village vous le diront: si vous passez entre onze heures et minuit dans le sentier qui longe la maison, vous entendrez crier, pleurer, comme si quelqu'un suppliait, puis vous verrez une lumière dans le galetas et la *chambre-dessus*, puis vous entendrez des chaînes, de l'or qu'on remue. C'est épouvantable! Et même, il y a quatre ou cinq mois, tout de suite après le vol commis chez Louis au juge, on a vu passer devant la maison un grand fantôme blanc, qui avait une ceinture d'os de morts qui faisait un bruit effroyable... Miséricorde! Miséricorde! aller